

9 juin 2009, 2h14, au large des côtes brésiliennes

L'Airbus A330 chute à plus de 3000 mètres/minute en pleine nuit noire, au-dessus d'un océan indissociable du ciel. En contrebas, la mer crache des vagues de 3 mètres, frappées par une pluie froide dont les gouttes se métamorphosent en grêlons.

Les essuie-glaces du cockpit se révèlent insuffisants pour évacuer les paquets d'eau et de glace qui se fracassent devant un trio de pilotes tétanisés.

Un éclair offre une lueur inespérée mais trop tardive. Suffisante néanmoins pour révéler le relief d'une mer en furie. Encore quelques secondes et le co-pilote Pierre Bonin s'imagine effleurer la crête d'une vague.

Putain, on va taper, lance-t-il dans un dernier sursaut de dignité professionnelle.

...

9 juin 2015, 22h34, Aéroport de Rio

Notre berline Mercedes noire débarque devant la nouvelle entrée VIP de l'aéroport Rio International. On y accède par une rampe bétonnée et sécurisée, surplombée d'une barrière électrifiée.

Un agent de sécurité ouvre notre porte arrière et accueille ma mère avec un visage aussi expressif que celui d'un douanier suisse. Un de ses deux gants blancs invite maman à s'extirper de la carlingue pour fouler un tapis rouge vermillon flambant neuf.

Je me glisse devant le mini-bar et la bouteille de Veuve Clicquot encore vierge. À cet instant, je regrette de ne pas avoir fait sauter le bouchon pour m'enivrer. J'ai le vague pressentiment qu'une béquille alcoolisée ne sera pas du luxe. Quelques mois plus tôt, la commerciale de Tragic Replay Corp, m'avait déjà prévenu.

La limousine est une option. Mais d'expérience, on remarque que ce geste est particulièrement apprécié de nos clients seniors, m'avait-elle avisé.

Au point où j'en étais, l'heure n'était plus aux économies de dernière minute. De plus, je me voyais mal refuser cette marque de respect à ma mère. Est-ce que je craignais aussi de paraître un poil trop pingre devant la charmante responsable de clientèle ? Sans doute.

...

L'agent de sécurité prête son bras à ma mère et l'emmène vers le sas d'entrée. Ils me tournent le dos mais je n'en prends pas ombrage. C'est mon cadeau et c'est le grand soir pour maman.

Dans la loge VIP, nous retrouvons une centaine de personnes, répartie en plusieurs groupes bien distincts. Certains sont bruyants, joyeux et sans doute alcoolisés alors que d'autres cherchent ostensiblement à prendre leur distance. L'agent disparaît discrètement tandis que la directrice commerciale de Tragic Replay quitte un des groupes pour prendre le relai.

Elle balance ses hanches avec une régularité de métronome et tend mécaniquement sa main vers ma mère. Je rejoins immédiatement maman qui reste impassible.

Maman, tu te souviens de mademoiselle Clerc ? Elle est venue nous voir il y a deux mois pour préparer ce voyage...

Maman ne se souvient de rien. C'est normal. Depuis l'accident, il y a six ans, elle n'imprime plus rien dans son cerveau. Seul le présent provoque une réaction de sa part. Elle se décide à serrer la main de la commerciale qui lui adresse un sourire cordial.

Madame Cachant, bienvenue au sein du salon Courrèges. N'hésitez pas à venir me voir si vous avez des questions.

J'attrape au vol deux coupes de champagne sur le plateau d'un des jeunes serveurs. J'en tends une à ma mère et je m'empresse de plonger les lèvres dans la mienne. J'attire à moi la commerciale tout en gardant un œil sur maman.

Dîtes-moi, comment se déroule concrètement le... processus. J'ai eu beau relire mon contrat et la brochure, je n'arrive toujours pas à visualiser tout ça.

Monsieur Cachant, tout est prévu. Faites-nous confiance.

Un groupe de trois quadras, en costume et visiblement éméchés, la hèle à leur tour. Elle glisse sa main contre mon avant-bras comme pour s'excuser de son départ précipité.

Je vous souhaite un très bon voyage.

Elle m'a déjà tourné le dos et une vague de chaleur file de mon bassin jusqu'à ma nuque. J'ai payé 7 500€ chacun de nos billets sans avoir une seule idée de ce qui nous attend. Ma seule garantie repose sur les témoignages des clients étrangers que Zeon Ishtu, le CEO coréen de Tragic Replay, aime tant citer.

Notre méthode est unique, protégée, et bien évidemment, secrète. Nous réalisons ce que nous promettons mais nos clients signent une clause leur interdisant de divulguer leur expérience. Croyez-moi, aucun ne s'est plaint. Au contraire. La mère d'une des survivantes du crash de Japan Airlines 123 s'est agenouillée devant moi la semaine dernière, en pleurs, pour me remercier de sa guérison. Elle dort comme un bébé et ne se réveille plus en sursaut pour crier le nom de sa fille. C'est une immense victoire.

Voilà ce que j'ai retenu de l'interview du Tycoon coréen dans *Paris Match*. Les photos des visages épanouis assemblés autour de lui se sont révélées à moi, comme un phare dans la nuit d'une mer déchaînée.

Une de ces mers en furie que l'on survole tous les soirs au-dessus de l'Atlantique sud sans se douter qu'une seule panne moteur pourrait nous envoyer au fin fond de leur abîme liquide.

Une de ces mers déchaînées que ma sœur a survolées sans en avoir conscience, son masque sur les yeux et le ronronnement de l'air conditionné de l'habitacle comme veilleuse.

...

Le 9 juin 2009, Virginie embarque sur le vol AF447 au départ de Rio pour Paris. Elle n'arrivera jamais à Roissy mais terminera sa course à plus de 3000 mètres de profondeur dans une des fosses sous-marines de l'océan Atlantique. Les recherches n'ont rien ramené, ni siège, ni corps, ni même une de ses espadrilles fétiches.

J'ai appris la nouvelle sur une chaîne d'info et je me suis alors précipité chez ma mère. À l'époque, elle était d'une fidélité quasi-maladive au journal de 20h sur France 2. Cela me garantissait une avance de quelques heures et j'en ai profité pour me ruer chez elle avec l'idée de lui annoncer ce drame de vive voix. Je ne voulais en aucun cas qu'un inconnu de l'aéroport l'appelle pour lui annoncer la mort de sa fille.

Je ne me souviens plus des mots que j'ai minutieusement choisis avant d'articuler ma phrase. Avec le recul, j'ai réalisé que les mots importent peu car la réaction reste toujours la même; celle du refus absolu d'admettre les faits. Maman s'est ainsi prostrée dans un silence assourdissant. Elle continuait à envoyer des emails à Virginie tout en réduisant ses activités à une ascèse inquiétante.

Je l'observais immobile sur ce banc du parc du Luxembourg, le sourire figé et modelé par des anxiolytiques prescrits en dépit du bon sens.

Maman s'est mutée en zombie bon chic bon genre, victime d'une apocalypse individuelle. Je l'ai vraiment cru perdue pendant de très longs mois. Un jour de printemps, elle a réalisé qu'un chien urinait régulièrement sur ses pieds. Lorsqu'elle s'est décidée à le dégager à coups de talons, j'ai repris espoir. Espoir alimenté par la première question qu'elle m'adressa en un an.

Elle a souffert ?

Dès lors, je me suis empressé de trouver une solution pour la ramener au plus vite parmi nous. Des séances de psychanalyse de groupe jusqu'à l'hypnose, rien n'a fonctionné. Presque une décennie plus tard, un article relatif aux nouveaux délires des 1% des plus fortunés de la planète, en mal de sensations fortes s'est présenté à moi dans la salle d'attente de mon dentiste sous la forme d'un publi-rédactionnel de trois pages que j'ai interprété comme un signe du destin.

Tragic Replay Corp amassait des millions en proposant des attractions hyper-réalistes, hors de prix, qui avaient soulevé un tollé de protestations, au point que l'interdiction d'exercer lui pendait au nez. Les compagnies aériennes s'étaient en particulier regroupées pour noyer la jeune société sous un tsunami de procès. Elles affirmaient, à juste titre, que la mise en scène de crashes aériens leur assurait une publicité néfaste dans un contexte économique déjà fragile.

Mais le jeune Coréen Zeon Ishtu répliqua de manière fort astucieuse. Il proposa aux familles des victimes de profiter de tarifs préférentiels pour surmonter les séquelles de leurs tragédies respectives. Le résultat dépassa toutes ses espérances et cloua le bec à tous ses opposants. D'entrepreneur sans scrupules à la Rupert Murdoch, Ishtu devint visionnaire dans une sorte de croisement improbable entre Steve Jobs et Nelson Mandela. Jusqu'à aujourd'hui, seuls deux désastres aériens ont fait l'objet de cette thérapie de groupe. Nous sommes donc le troisième.

...

Client ou patient ? m'interroge un jeune geek aux sandales et au bermuda de campus.

Quoi ? je rétorque.

Il m'observe un instant et croise maman qui vient de me rejoindre.

Patient, conclut-il avec l'assurance d'un gosse venant de vendre sa start-up aux deux tiers en cash et le reste en actions.

Il nous tourne le dos, dévoilant sur sa chemise un graphisme sordide d'un Airbus en piqué traversé d'un slogan grotesque : *j'étais dedans avant d'être devant vous.* Maman, elle, garde ce sourire figé qui devient presque gênant.

La centaine de passagers est subtilement conduite vers le hub comme un troupeau de moutons dont les chiens de garde seraient les trois représentants de Tragic Replay. Un couple de San Diego nous précède à petits pas. Lui avec son chapeau texan et son barreau de chaise qu'il mâchouille avec regret et elle avec son lifting et sa cloison nasale ratés. Le type se retourne et incline la tête pour me saluer et m'interpeller avec une haleine insupportable.

Client ? lance-t-il avec un accent texan caricatural.

Je soupire en guise de réponse. J'attends que son regard se pose sur ma mère pour qu'il saisisse enfin que nous n'avons pas les mêmes motivations. Il est là pour s'amuser et son enthousiasme est sur le point de se briser contre le mur d'une réalité dérangeante. Un bref coup d'œil sur maman et il nous tourne le dos à nouveau. Tant mieux. De mon côté, j'aimerais poursuivre mon brin de conversation avec Cybelle Clerc mais elle est aspirée par la meute des passagers et plus particulièrement par ce quarteron de cadres sup en gouquette.

Ce groupe en voyage d'incentive apparaît passablement bourré et j'observe la commerciale leur glisser entre les mains comme un saumon entre les pattes d'un jeune ours inexpérimenté. Elle a disparu dans la foule quand ils entament le chant des patriotes.

Les portes de l'avion nous aspirent avec maman dans un vacarme assourdissant. Entre les rires des plus alcoolisés et le bourdonnement du murmure outré des « patients », on se croirait dans la fosse de l'Olympia avec un artiste en retard.

Une hôtesse scanne nos billets et nous indique notre allée de la main.

C'est vraiment dommage de mélanger les genres pour un vol aussi spécial... je m'entends dire à l'hôtesse.

C'est une honte, renchérit un « patient » derrière moi.

Mais monsieur, ce vol n'a rien de spécial, me rétorque l'hôtesse.

Je suis contraint de suivre le courant pour éviter d'obstruer le flux. Les mots de l'hôtesse résonnent dans ma tête tels des boules de flipper accumulant les interrogations en guise de points. Si notre vol n'est pas spécial, qu'est-il alors ? Différents scénarios se télescopent dans mon esprit et aucun d'eux ne me rassure.

J'assois maman près du hublot sur le siège 17C. C'était celui de Virginie. Je me retourne et constate avec soulagement que la troupe de Wisigoths est contrainte de s'asseoir suffisamment loin pour que leurs vociférations restent supportables. Mon regard croise alors une famille occupant les quatre sièges de l'allée centrale, chacun serrant la main de son voisin et murmurant en chœur une prière, têtes baissées. Le spectacle est saisissant et déconcertant.

Je préfère me retourner vers maman qui caresse les différentes pièces composant son environnement. Du hublot à la tablette en passant par les accoudoirs, elle glisse ses doigts secs et veineux sur des éléments de plastique sans âme.

Maman, tout va bien ?

Elle était là, me précise-t-elle avec tendresse.

J'ouvre la bouche pour lui répondre mais à quoi bon ? C'est peut-être le début de sa thérapie ? Je fouille nerveusement les poches de mon jean pour retrouver mes deux cachets de Xanax. J'en avale un de 50 mg, enrobé dans un cocon de poussière, en priant pour que le service de boissons débute très vite après le décollage.

Je sais qu'il m'arrive de plonger dans un sommeil profond ou de paraître totalement amorphe après la digestion de ces foutus médocs. Mais je considère que les effets secondaires sont encore un moindre mal. Pour l'instant.

...

... C'est le capitaine Beaulieu qui vous parle, nous venons d'atteindre notre altitude de croisière à 10 000 pieds. Nous entamons notre survol de l'océan Atlantique qui prendra environ 6 heures avant d'aborder les côtes du Sénégal et de remonter sur l'Afrique du Nord, l'Espagne et enfin la France. Nous prévoyons quelques turbulences légères avant d'atteindre les côtes africaines et nous vous encourageons donc à conserver vos ceintures de sécurité attachées pendant la durée du vol...

J'ai décroché. L'intonation de la voix du capitaine est rassurante mais son baratin me laisse de marbre. Seule la vision de l'hôtesse poussant son chariot dans notre allée capte mon attention. J'ai une soif de bagnard brisant de la pierre en plein soleil. Enfin, voilà pour la version officielle. La réalité c'est que je ne peux pas me passer d'arroser mon gosier de liquides enchanteurs.

J'ai, bien sûr, augmenté les doses depuis le drame. Je me rassure comme je peux en précisant que seuls les grands vins obtiennent des visas pour ma gorge mais cette dernière excuse est devenue aussi efficace que l'espace Schengen ces deux dernières années. C'est devenu une passoire qui accepte sur son territoire des vins mêmes médiocres.

L'écran digital de mon dossier m'adresse le plan de vol électronique dont je n'ai que faire. La vision de cet avion faisant du sur-place ne m'a jamais convaincu. Quel est l'intérêt de prendre des transports flirtant avec les 900 km/h si c'est pour les voir déclinés sur un écran de poche, tels des escargots dont la traîne s'étire à plus d'un cm/h ?

Viens, jolie jeune fille, allez, avance, avec ton chariot... Ne te laisse pas distraire par ces passagers hésitants. Pour moi, c'est pas compliqué. Fais péter le champagne en 25 cl.

Une secousse brutale nous fait sauter de nos sièges. Des cris et des applaudissements ponctuent l'incident et constituent une véritable première pour moi. Une turbulence sifflée et saluée par des passagers...

Un pilote d'une cinquantaine d'année au physique d'acteur de soap télévisé remonte l'allée opposée. À son insigne, je crois deviner un grade de commandant. Notre pilote en chef quitte sa cabine de pilotage, baille et se frotte les yeux, avant de disparaître à l'arrière. Étrange. Cette vision me hante pendant une bonne minute. J'ai une impression de déjà-vu.

J'ai froid, me lance maman.

J'en avais presque oublié ma mère. Elle est assise sur sa couverture que j'extirpe délicatement et que je déplie sur ses genoux. Elle me sourit et pour la première fois je crois déceler dans ce sourire une forme d'apaisement.

Un gobelet de plastique jauni par son contenant pétillant croise ma route. L'hôtesse dépose le verre sur mon plateau-repas. Je saisis celui destiné à maman et le lui mets entre les mains.

Comment... ?

J'aurais souhaité lui demander comment elle connaissait ma prédilection pour le champagne mais elle est déjà en mission sur la prochaine rangée. Le questionnaire... Je l'avais oublié. Cinq pages de questions-réponses sur nos goûts, préférences, et autres détails qui leur ont permis de mieux nous connaître.

...

Le mélange Xanax et champagne est détonnant. Je surfe dans une zone de non-droit où les erreurs sont pardonnées avant d'avoir été commises et les inconnus appréciés avant même d'être identifiés. Bref, je n'ai rien à envier à un cocaïnoman. Incapable de rester plus longtemps assis, je me lève et remonte l'allée sans but précis. Autour de moi, le brouhaha n'est plus qu'un fond sonore discret. J'ai l'impression de me balader avec des boules quiès.

Je m'arrête devant la première classe et j'en profite pour jeter un œil par le hublot de la porte. Deux voyants rouges clignotent par intermittences sur les ailes, comme les rares preuves de l'existence de notre avion dont l'intégralité de la carlingue est totalement engloutie par une cape aussi sombre que le fond d'un puit. Ma montre indique 1h34 du matin. Surpris, j'observe que je me suis assoupi pendant presque deux heures.

Une hôtesse surgit de la première classe avec une cafetière.

C'est très calme pour un vol censé nous apporter des réponses, je lui lance.

Le calme avant la tempête, me lâche-t-elle avec un sourire figé.

Je voudrais poursuivre notre échange mais elle m'échappe encore en se cachant derrière le rideau de l'espace réservé au personnel navigant.

Frustré et contraint de refouler une colère latente, j'alpague un steward et lui réclame un double Chivas. Quitte à être l'objet d'une arnaque autant profiter de la formule open bar. Les toilettes se libèrent et je m'infiltrerai dans la cabine pour soulager une vessie mise à mal par une dizaine de rasades de champagne.

Alors que je tente de viser juste, un fort soubresaut me projette contre la paroi de polyester. Résultat des courses, un arrosage désordonné de la cuvette qui jettera encore l'opprobre sur la gente masculine. La secousse est suivie de plusieurs chocs plus ou moins sérieux. L'état d'apesanteur provoqué par l'anxiolytique disparaît soudainement sans crier gare.

Je ressors des toilettes comme un ivrogne dégrisé. Le steward censé revenir avec mon whisky semble avoir oublié mon remontant. Il saisit le combiné du téléphone tout en cherchant l'appui de son épaule contre la paroi.

Nous traversons une zone de fortes turbulences. Veuillez regagner vos sièges et maintenir vos ceintures attachées.

Il raccroche et sa main agrippe avec gentillesse mon biceps.

Monsieur, regagnez votre siège.

Il remonte l'allée pour vérifier les ceintures de chacun tandis que je décroche un dernier regard au travers du hublot de la porte. Des éclairs zébrant l'horizon, découvrant dans leur scénographie de fusées éclairantes, des champignons nuageux gigantesques. Le spectacle me laisse bouche bée. La beauté du panorama rend la formidable énergie crachée dans le vortex de ces nuages encore plus diabolique.

Mes jambes sont le jouet d'un brusque tremblement que je ne contrôle pas. Pendant quelques secondes je crois à une nouvelle perturbation mais la réalité est bien plus personnelle et inquiétante. Mes jambes flageolantes sont le signe avant-coureur d'une panique non maîtrisable.

On revient dans ce putain de trou noir...

Une jambe devant l'autre et mes mains en support sur le haut des sièges, je m'attelle à rejoindre ma place comme un alpiniste sur le versant nord du mont du Midi. Des images se succèdent devant moi et la disparition du commandant de bord n'en est qu'une parmi d'autres.

Ces fous nous conduisent droit dans un pot-au-noir similaire à celui qui entraîna l'AF447 dans une chute mortelle

Tragic Replay nous entraîne dans la gueule du dragon pour coller au plus près des conditions du crash de juin 2009. « Au plus près », jusqu'à nous imposer des acteurs en guise de pilotes !

Je connais par cœur le rapport du Bureau d'Enquête et d'Analyse sur les heures et les minutes qui ont précédé le crash.

Ce dont je suis sûr c'est que le commandant s'est éclipsé de la cabine de pilotage une heure après le décollage pour retrouver le caisson arrière réservé aux pilotes. Il s'est allongé et a piqué un somme en pensant offrir ses services durant l'atterrissage. Belle preuve de confiance aveugle alors que le plan de vol ne prévoyait pas de contourner l'amas orageux.

...

Alors que j'atteins péniblement mon siège, les « clients » se déchaînent en entamant une ola. Ma vision se trouble et j'ai un haut-le-cœur. Les pleurs d'un bébé se collisionnent avec les plaintes des « patients » dont certains viennent tout juste de se réveiller. Le télescopage de ces deux blocs sonores est à l'origine d'un vacarme insupportable qui décuple la tension déjà

vive. Mes sens sont sollicités aux limites de l'acceptable alors que je n'aspire qu'à me recroqueviller dans un de ces lits d'hôtel capsule à Tokyo.

Dans quoi t'ai-je entraînée maman ? J'ai honte et j'aimerais tellement pouvoir l'arracher à cet enfer mais l'avion nous condamne à croiser les doigts et prier. L'alternative d'un arrêt d'urgence n'est pas au programme.

Récapitulons. Si le scénario est un remake du 9 juin 2009, je suis capable d'anticiper la suite. L'avion se rapproche d'un premier cumulonimbus de 6 kilomètres de haut et dont l'activité interne va provoquer le gel des sondes de l'avion. À moins 30 degrés, ces petits appendices chargés de calculer la vitesse de l'avion et son altitude vont se retrouver aveugles et sourds.

Nom de dieu !

Mon exclamation est sortie toute seule au moment même où l'avion a chuté, les ailes à l'horizontale. Cette culbute aussi brutale qu'insupportable m'a décollé de mon siège comme un vulgaire sac de linge. N'ayant pas eu le temps de boucler ma ceinture, l'envolée a été fulgurante. Paradoxalement, ce ne sont plus les turbulences qui troublent les passagers mais les rares moments de calme qui interrompent le tremblement incessant de la carlingue.

Il m'est impossible d'attraper une hôtesse. Elles se sont réfugiées sur leurs strapontins respectifs avec leur sangle de sécurité au travers de la poitrine. Ce harnachement confère une dimension supplémentaire à notre sentiment d'abandon.

Maman apparaît étonnamment sereine. C'est elle qui se décide à prendre ma main et à m'adresser un sourire semblant me murmurer : *Je suis prête. Et toi ?*

Moi, je n'ai aucune envie de mourir dans ce qui serait le premier crash d'une société de divertissement irresponsable. J'ai envie de hurler à chaque secousse mais mes cris se fonderaient avec ceux des « clients » alors je sers les dents et j'étreins mes accoudoirs. Qui suis-je d'ailleurs ? Si j'ai n'ai pas le cerveau suffisamment malade pour m'offrir un aller simple pour l'enfer en guise de vacance, je n'en suis pas pour autant un « patient » décidé à guérir.

J'accompagne ma mère et de ce fait, je me retrouve le cul entre deux sièges, incapable de jouir de la tragédie en cours ou d'en attendre une quelconque thérapie.

Ma montre indique 1h26. Le choc a lieu dans 56 minutes. Comment vont-ils gérer le « climax » ? J'ai honte mais je ne peux m'empêcher de tenter de déceler des déclencheurs d'eau au-dessus de nos têtes. Vraiment ? Des jets d'eau nous éclaboussant pour donner l'illusion d'une explosion de la carlingue sur la crête des vagues... Impossible. En tout cas pas au prix du billet. Ils risqueraient une très mauvaise campagne publicitaire.

Je ne peux plus rester assis. Le Xanax ne peut plus rien pour moi. Avec son nom de planète hors du système solaire, il ne m'a jamais inspiré confiance. Seul et paniqué, je me redresse tel un diable sur ressort.

Les sondes ! Les sondes Pitot sont gelées ! je me surprends moi-même à hurler.

Un bref instant, l'habitacle de l'avion est aussi silencieux qu'une chapelle normande un 1^{er} janvier.

Bien sûr qu'elles sont gelées. Aussi gelées que mes couilles à Noël ! me rétorque un « client » obèse.

Les « clients » s'esclaffent et me sifflent en m'interpellant grossièrement. Une bouteille d'eau à moitié vide me frappe le front. Je m'élançai vers la première ligne de « clients » à ma portée, le poing droit fermé pour une correction groupée. Deux bras me saisissent par la taille et bloquent mon élan.

Un steward épaulé par une hôtesse est apparu dans mon dos sans que je ne le sente venir. Une nouvelle secousse massive nous projette tous les deux sur la moquette usée de l'allée. De mon nouveau point d'observation, je distingue des cacahouètes et des chaussettes trouées. Le steward me plaque le visage contre le sol et me fait littéralement bouffer la poussière.

Les sondes...

Ma voix se perd dans le tambourinage des soutes et la nouvelle ola des « clients ». Le steward se décide enfin à me libérer de sa prise de judoka amateur et m'invite à me rasseoir.

Monsieur, s'il-vous-plaît. Ne rendez pas les choses plus compliquées.

Vous ne comprenez donc pas ? Ces fous nous entraînent vers le fond de l'océan. Ça vous excite de servir d'apéritif à des bancs de poissons ? Pas moi !

Je détecte dans son regard une hésitation encourageante. Mais je repère aussi le visage d'un enfant me dévisageant avec effroi. Ma chemise pend sur mon bas-ventre, mes cheveux font un concours d'épis et ma sueur s'étale sous forme de nappes éparses. C'est suffisant pour comprendre que je passe pour un fou hors de contrôle.

Je préfère m'affaler sur mon siège et ne pas inquiéter un peu plus maman. Mais une fois encore, c'est elle qui semble s'alarmer de mon état et non l'inverse. Elle me caresse les cheveux dans un geste d'apaisement. L'effet est immédiat. Je ferme les yeux et je l'écoute fredonner cette chanson qui accompagnait ses caresses durant les nuits où le sommeil me fuyait.

Le roulis de la carlingue est devenu la norme et, bizarrement, je n'y prête presque plus attention. Il doit me rester plusieurs cachetons de Xanax.

... Désolé, l'ami. Je t'ai un peu trop rapidement ignoré. Je suis lâche et, comme tout le monde, je préfère être mal accompagné que seul... Ce n'est pas la première fois que je m'adresse à mes médocs en humanisant notre relation.

Mes doigts accrochent un cachet de 50 mg dans le fond de la poche de mon jean. La vue de la bouteille de champagne de ma mère encore pleine et de ce nouveau Xanax m'apaise avant même que le cacheton n'entame sa croisade dans mes veines. Me voilà de retour en pleine possession de mes moyens. Je le sens, je le vis et surtout je n'ai pas le choix.

...

2h06... Les turbulences sont montées d'un cran mais je m'en fous. Je suis bourré et reposé. D'après moi, l'avion vient de pénétrer dans le second amas nuageux, le cœur du vortex. Selon le rapport du BEA, le champignon doit monter à plus de 20 000 mètres et dégager une pression infernale sur les parois de l'Airbus. On discerne les coups sourds de la pluie de grêlons. Je m'attends à tout moment à en voir un percer la coque de l'appareil et s'abattre sur la gueule d'un « client » surexcité tel un météore de glace justicier qui lui fermerait son clapet définitivement.

La foudre, la foudre, les éclairs ! scande le troupeau de « clients ».

Mon ivresse me donne le sentiment de vivre un cauchemar par procuration, comme si j'assistais à une énième projection de *Titanic* dans une salle climatisée.

C'est bientôt... chuchote ma mère.

Maman a l'œil rivé sur le hublot et j'ai la brusque envie de le lui fermer.

Maman, j'ai fait une connerie, ce voyage est un monstre aux mains de fous furieux ! Pardonne-moi, maman et avale deux Xanax !

C'est ce que je pense mais c'est surtout ce que je ne lui dit pas. Comme elle, je suis bien trop fasciné par la vue de cette fournaise à portée de main où des torsades électriques crachent leur venin magnétique au milieu d'un torrent de bourrasques ascendantes, qui cisailent.

Nous y voilà... Le pot-au-noir.

J'ai parlé et maman se retourne vers moi avec un de ses plus beaux sourires. Sans doute le même que celui qu'elle arbora le jour de ma naissance.

Commandant, au rapport ! Commandant, au rapport, entonnent les « clients ».

Le commandant de bord, notre Georges Clooney national, remonte l'allée vers la cabine de pilotage. Son air hagard et sa chemise blanche froissée n'augurent rien de bon. Le type vient tout juste de se réveiller et je connais la suite...

Les comédiens de Tragic Replay, dans leur souci outrancier du détail, semblent sortir tout droit de l'Actor's Studio. Sur ma gauche, une dizaine de « patients » se sont levés pour créer une chaîne humaine. Mains serrées, ils entonnent un chant religieux en anglais. La cacophonie qui s'ensuit me rend fou. Je ris nerveusement et je décide que je n'ai plus rien à perdre. Cette putain d'idée de voyage a été une erreur depuis le départ. Une erreur mortelle ! Ahahah

...

2h16. Nous sommes dedans, dans le pot-au-noir, cette fameuse dépression des Tropiques. On tombe par paliers, 100 mètres d'un coup, on plane, et on re-chute 200 mètres plus bas. Je ferme les yeux et je hurle. Comme tout le monde. Je suis dans une attraction de fête foraine, de celle dont les nacelles vous envoient en haut d'une roue et vous rejettent la tête à l'envers.

Vous avez conscience de frôler la mort mais vous faites confiance aux forains. Ils ne prendront pas le risque de vous tuer. Ils ont des décennies d'expérience derrière eux et des milliers de tours de manège qui se sont tous conclus le sourire aux lèvres et la barbe à papa autour des lèvres.

L'avion, c'est la même musique. Les pilotes sont expérimentés et les compagnies aériennes soumises à des contrôles de plus en plus stricts. Et dans le cas d'accidents, l'enquête du BEA permet d'apprendre de ses erreurs. Elle est pas belle la vie ?

Sauf que je sais que tout cela n'est que désinformation. Les compagnies aériennes mentent ouvertement, tout comme les organismes qui les assurent. Le marché noir des pièces détachées est un fléau que personne ne maîtrise. Les crashes augmentent à mesure que les vols deviennent de plus en plus nombreux et polluent le ciel. Le réchauffement climatique amplifie le phénomène des perturbations... Je dois sûrement en oublier !

Baboum !

Putain, on l'a sentie passer cette secousse. Peu importe. Concentre-toi.

Donc, Tragic Replay a sûrement un joker, une sorte de « spoiler » final qui va tous nous laisser sur le cul. Pourquoi paye-t-on aussi cher ? Pour être surpris, non ? Certes mais il reste néanmoins une inconnue. Dans le cas où la société ne maîtrise plus rien, où son scénario élaboré par une ribambelle d'auteurs de SF et autres scénaristes à succès lui échappe, que se passera-t-il ? Mon esprit s'emballe. Ils ont pu anticiper une perturbation sans réaliser qu'elle serait aussi forte. La météo ne se contrôle pas. Ou alors serait-ce la botte secrète de Tragic Replay ?

Je sens bien que je suis au paroxysme de mon mélange à succès, Xanax et champagne.

Ce n'est qu'une supposition mais imaginons que l'objet de ce vol soit de flirter au plus près d'un pot-au-noir et que les pilotes, pris au jeu, ne dévient pas à temps leur route...

2h28... Dans la cabine de pilotage, une nuit de juin 2009, le co-pilote Bonin a passé son temps à tirer sur le manche. Il n'a fait qu'exécuter les ordres d'une alarme hystérique qui répétait inlassablement d'une voix robotique « *Stall, Stall, Stall...* ».

« *Stall* » c'est l'indication de décrochage mais ce que Bonin, comme ses collègues, ne savait pas c'est que la mise en sommeil des sondes Pitot rendait la lecture de leur vitesse de vol impossible. À 300km/h, tirer sur le manche c'était condamner l'avion à chuter plus vite.

...

Des soutes s'ouvrent et recrachent leurs sacs sur les têtes de passagers qui, à ce stade, n'ont en plus rien à faire. J'ose un dernier coup d'œil par le hublot. Un éclair zèbre le ciel et illumine subrepticement notre horizon. Ma stupeur est totale. Je viens de distinguer le roulis de vagues monstrueuses. Il me suffirait de tendre la main pour effleurer la crête de certaines d'entre elles.

Maman me prend la main et l'embrasse tendrement.

Je suis désolé...

Mes derniers mots pour la seule femme qui ait vraiment compté.

Alors que des dizaines de « clients » enivrés se massent de notre côté pour profiter du spectacle des hublots, le réacteur droit de l'avion manifeste son désarroi dans un râlement caractéristique de moteur en surrégime. Une des hôtesse quitte son strapontin et se rue vers nous.

Non ! Vous déséquilibrez l'appareil ! Écartez-vous ! lâche-t-elle au groupe de touristes.

Mais le basculement est déjà perceptible et l'avion opère un virage à 90 degrés que rien ne semble arrêter. Par chance, le dernier de ces abrutis s'est jeté dans les bras de mon voisin de derrière, m'évitant ainsi de jouer des poings une nouvelle fois. Néanmoins, j'ai encore suffisamment de lucidité pour constater que le scénario de Tragic Replay déraile dans les grandes largeurs et s'il n'en fallait qu'une preuve, l'expression épouvantée de l'hôtesse serait amplement suffisante.

L'Airbus poursuit sa chute, les ailes à la verticale, comme un avion sur le point d'atterrir. C'est bien tout le ridicule de la situation. Cet avion n'est pas prévu pour amerrir ! Mon nouveau voisin de derrière s'est affalé au-dessus de mon siège et me vomit dessus. Le temps que je m'essuie avec le revers de ma veste, l'avion a déjà opéré une rotation sur le dos et le dégueulis dégouline de mon front sous la forme de gouttelettes grumeleuses.

Bizarrement, plus personne ne l'ouvre maintenant. Des dizaines de « clients » sont plaquées contre le toit de la carlingue dans des postures improbables. Mon crâne frôle l'entre-jambe de l'un d'eux qui vient de se vider dans son pantalon. Je ne peux échapper à l'odeur repoussante. Son bras gauche s'est désossé et pend dans le vide, fragile et vulnérable, et foutrement tentant. Je me surprends à le lui attraper et à tirer dessus, comme mû par un désir inconscient de conclure une malfaçon.

Que nous reste-t-il ? 30 secondes sans doute. Quelqu'un a encore le courage de chanter un *Ave Maria* sans que le *Ta gueule* d'un « client » ne le décourage.

Je suis apaisé et j'ai des envies de communion avec l'au-delà. Au point où j'en suis, mon athéisme chronique de citoyen français laïcisé devient un véritable handicap. Je joins le geste à la pensée et mes mains fusionnent sous la forme d'une boule de doigts accueillant ma prière.

Je suis prêt à te recevoir, mon Dieu. Qui que tu sois.

L'avion tombe encore et toujours et j'observe distinctement la crête des vagues maintenant. Maman garde la tête baissée. Quel est son état ? Mon dernier regard croise celui de l'hôtesse. Derrière le masque de sang qui recouvre son visage, ses yeux me disent...

Je ne savais pas.

...

De l'eau tout autour de moi. J'étouffe. Mes poumons sont pleins d'eau de mer. Quelque chose me tire à la surface. Je surgis juste à temps pour aspirer une pleine bouffée d'oxygène. Je me retrouve sur un matelas pneumatique à la surface d'une mer bleu azur et aussi calme

Comment vous sentez-vous, monsieur Cachant ?

Un type en combinaison blanche m'ausculte le fond des pupilles avec une lampe stylo. Un autre me prend le pouls. J'ai une migraine affreuse. On me soulève la tête pour me faire avaler plusieurs cachets. Je ne peux empêcher un rire nerveux en pensant que les cachets me suivent au-delà de la mort.

Je remarque alors qu'en guise de ciel, je ne vois qu'un immense dôme de panneaux transparents laissant filtrer les rayons du soleil. Je suis sur un matelas au milieu d'un bassin et sur ma droite, trône la carlingue d'un Airbus, montée sur une structure d'acier lui permettant de reproduire les mouvements et le roulis d'un avion en vol.

...

Vous pensez qu'il est guéri ?

Attendons une quinzaine de jours avant de se prononcer. Mais, théoriquement, oui, il est guéri.

Je les observe de mon lit derrière la baie vitrée. Ma mère discute avec un asiatique en costume noir dont le badge Tragic Replay s'expose fièrement sur son revers de veste. Ses yeux impassibles traversent la vitre qui nous sépare et s'attarde sur ma modeste personne comme sur un contretemps qui doit vite s'effacer pour que le cours des affaires reprenne.

Ma mère porte cette robe moulante vert amande que je ne l'ai jamais vu enfiler depuis la mort de ma sœur. Elle est subtilement maquillée et ses mèches de cheveux ondulent artistiquement sous un foulard Hermès. Une minerve enlace son cou mais elle l'élève au rang de bijou contemporain. C'est cela le talent de ma mère; celui de transcender l'improbable.

Moi, je suis dans un état second qui n'a pas évolué depuis la fin de ce manège. Dans les airs ou sur terre mais toujours planant ! Finalement, les seuls qui ne m'aient jamais laissé tomber sont mes amis anxio-lytiques.

Je m'amuse à lire sur les lèvres de ma mère à défaut de pouvoir l'interpeller. Elle est vivante et je le suis. C'est l'essentiel. Je vois sa bouche remuer avec délicatesse et son regard se poser sur moi avec toute la tendresse qu'une mère voue à son fils.

... Mon fils devait prendre cet avion avec ma fille le 9 juin 2009. Il a manqué l'embarquement. Il ne s'en est jamais remis. J'ai passé des heures à côté d'un légume sur un banc public. Il n'a pas ouvert la bouche pendant un an. J'ai cru le perdre, vous comprenez ? Je me réveillais la nuit en imaginant avoir perdu ma dernière raison de vivre.

... Madame, votre fils vient de vivre la même expérience que sa sœur. Il a payé son tribut. Son sentiment de culpabilité a disparu. Néanmoins, au nom de Tragic Replay, je souhaite vous apporter nos excuses quant à l'incident déplorable de la fin du vol. Ces clients n'auraient jamais dû quitter leur siège et incliner l'avion. Tragic Replay vous dédommagera à hauteur de 50% de votre prix d'achat. En espérant ne jamais vous revoir sur notre compagnie.

